

Philosophie et religion

CHAPITRE 2



Philosophie et religion :

de François de Sales à Pascal

REPÈRES ET CHRONOLOGIE

Vers une spiritualité nouvelle

On a vu avec Rabelais, puis Montaigne (voir p. 148), à quel point la Renaissance avait bouleversé les certitudes et les savoirs de l'homme médiéval. Face à un monde nouveau, où la science dévoile les mécanismes insoupçonnés de l'univers, où les explorateurs découvrent des terres et des peuples dont ni les Anciens, ni la Bible n'avaient parlé, l'homme moderne cherche sa place.

Un important courant religieux, la **Contre-Réforme**, réagit contre le protestantisme de Luther et de Calvin, et essaie de redonner sérénité et certitudes aux hommes de cette époque. On parle à ce propos d'**humanisme dévot**, dont les jésuites sont les grands représentants : ils essaient de concilier la place nouvelle de l'homme au centre de la création, telle que l'a définie la Renaissance, avec les leçons de la spiritualité chrétienne. En France, un des grands héritiers de ce courant est **François de Sales**.

À la recherche de nouvelles certitudes

Copernic (mort en 1543) et Galilée (1564-1642) ont apporté une nouvelle vision de l'univers : on sait désormais que la Terre n'est qu'une planète parmi les autres, dans un système qui tourne autour du Soleil. C'est toute la science antique, incarnée par Aristote (384-322 av. J.-C.), qui est remise en question. Il faut donc poser les principes d'une nouvelle science et d'une nouvelle philosophie pour apporter des réponses adaptées à ce nouvel univers.

Un courant majeur de la pensée va s'y efforcer : le **rationalisme**, dont **René Descartes** a posé les premières bases. D'autres tentatives emprunteront des voies différentes pour aboutir à une explication du monde naturel : la plus importante d'entre elles est représentée par le **scepticisme**, qui s'oppose aux pensées systématiques et dogmatiques, en recherchant une vérité fondée sur l'**expérience**. Le philosophe érudit François de La Mothe Le Vayer (1588-1672) est un des plus célèbres représentants de ce courant que l'on a appelé le **libertinage érudit**.

Le pessimisme augustinien

La douceur d'un François de Sales ou la fermeté de la pensée cartésienne n'ont pas fait oublier, pour certains esprits plus sévères, le caractère tragique de la condition humaine. Le cardinal de Bérulle (1575-1629), fondateur de l'Oratoire, a mis l'accent sur la doctrine de saint Augustin, un des pères de l'Église les plus austères (IV^e-V^e siècles ap. J.-C.). Selon ce dernier, l'homme est condamné, et seule la grâce divine, qui n'est destinée qu'à quelques élus, peut le sauver. Face à l'optimisme issu de la Renaissance, qui donne la place d'honneur à l'homme, le courant augustinien insiste sur la priorité absolue de Dieu ; ce courant prendra le nom de **jansénisme** à partir de 1640, du nom de l'évêque Jansénius, qui avait écrit un livre controversé sur la doctrine de saint Augustin (*Augustinus*, 1640). L'un des plus grands esprits du XVII^e siècle, **Blaise Pascal**, s'en est fait l'ardent défenseur, combattant les jésuites, dont le christianisme plus souriant et plus optimiste mettait en péril la doctrine janséniste.



Distribution des aumônes à Port-Royal. Gouache anonyme, xvi^e siècle. Versailles.

- | | |
|--|--|
| 1600 CHARRON : <i>La Sagesse</i> . | 1637 DESCARTES : <i>Discours de la méthode</i> . |
| 1605 Kepler énonce la loi du mouvement elliptique. | 1640 Publication de l' <i>Augustinus</i> de Jansénius à Louvain. |
| 1608 • 1609 FRANÇOIS DE SALES : <i>Introduction à la vie dévote</i> . | 1641 DESCARTES : <i>Méditations métaphysiques</i> . |
| 1609 Réforme de Port-Royal des Champs. | 1642 Pascal met au point la machine à calculer. |
| 1610 Fondation de l'ordre de la Visitation par François de Sales et Jeanne de Chantal. | 1643 Toricelli invente le baromètre. |
| 1613 Bérulle introduit l'ordre de l'Oratoire en France. | 1644 DESCARTES : <i>Principes de la philosophie</i> . |
| 1615 Harvey découvre la circulation du sang. | 1647 GASSENDI : <i>De vita Epicuri</i> . |
| 1616 FRANÇOIS DE SALES : <i>Traité de l'amour de Dieu</i> . | 1649 DESCARTES : <i>Traité des passions de l'âme</i> . |
| 1623 BÉRULLE : <i>Discours de l'État et des grandeurs de Jésus</i> . | 1650 Mort de Descartes. |
| 1631 LA MOTHE LE VAYER : <i>Quatre dialogues faits à l'imitation des Anciens</i> . | 1654 Pascal et Fermat développent la théorie du calcul des probabilités. |
| 1632 GALILÉE : <i>Dialogue sur les deux principaux systèmes du monde</i> . | 1656 • 1657 PASCAL : <i>Les Provinciales</i> . |
| | 1659 GASSENDI : <i>Syntagma Philosophiæ Epicuri</i> . |
| | 1662 Mort de Pascal. |
| | 1670 Publication des <i>Pensées</i> par les Messieurs de Port-Royal. |

1. L'HUMANISME CHRÉTIEN : FRANÇOIS DE SALES (1567-1622)

L'AUTEUR

Une vie consacrée à la bonne parole

François de Sales est né en Savoie. Venu à Paris en 1587, il découvre l'humanisme dévot défendu par les jésuites qui lui donnera des armes pour affirmer et défendre le catholicisme de la Contre-Réforme. Après des études de droit en Italie, il choisit la prêtrise.

En 1602, il devient évêque de Genève et s'installe à Annecy. De ce fait, il sera constamment confronté à la réalité du protestantisme, qu'il lui faut combattre en tant que catholique fervent.

La consécration de sa vie est la fondation, avec Mme de Chantal, de l'ordre de la Visitation. On y retrouve la douceur et la simplicité qui caractérise son idéal de dévotion.

Ses ouvrages, *Introduction à la vie dévote* et le *Traité de l'Amour de Dieu*, connaissent un grand succès. Il y fait preuve d'un remarquable don de vulgarisateur, qui met à la portée de tous les subtilités de la spiritualité moderne.

L'ŒUVRE - ÉTUDE

Introduction à la vie dévote (1608)

Achevé en 1608 et publié en janvier 1609, ce livre est adressé à Philothée, une pénitente qui travaille au salut de son âme sans pour autant se retirer du monde (son nom, tiré du grec, signifie « qui aime Dieu »).

Véritable somme théologique sur la spiritualité moderne, l'ouvrage est constitué de cinq parties, où François de Sales entreprend méthodiquement de définir la dévotion (première partie), de rappeler l'importance de la prière et des sacrements (deuxième partie), puis de définir en quoi consiste l'exercice des vertus (troisième partie) et quelles sont les principales tentations à éviter (quatrième partie) ; la cinquième et dernière partie est consacrée aux examens spirituels que l'on doit pratiquer sur soi-même pour confirmer son âme dans la dévotion.

Les chapitres, brefs, excédant rarement quatre à cinq pages, sont autant de petits exercices spirituels à méditer et à relire ; le style simple, très imagé, permet au lecteur de retenir ces leçons de spiritualité, illustrées de citations bibliques et résumées dans des formules très claires.

■ La vraie dévotion ■

FRANÇOIS DE SALES
Introduction à la vie dévote
■ (1608)

Ce passage se situe dans le chapitre 2 de la première partie ; François de Sales y explique ce que doit être la vraie dévotion, qui n'est pas faite que d'amertume et de souffrance. Une comparaison avec les abeilles l'a conduit précédemment à montrer comment l'amertume d'une plante peut se transformer en miel. Il reprend cette métaphore dans le début de ce texte, et compare la dévotion au sucre spirituel qui adoucit les souffrances de l'homme.

Le sucre adoucit les fruits mal mûrs et corrige la crudité et nuisance de ceux qui sont bien mûrs ; or, la dévotion est le vrai sucre spirituel, qui ôte l'amertume aux mortifications et la nuisance aux consolations : elle ôte le chagrin aux pauvres et l'empressement aux riches, la désolation à l'oppressé et l'insolence au favorisé, la tristesse aux solitaires et la dissolution à celui qui est en compagnie ; elle sert de feu en hiver et de rosée en été, elle sait abonder et souffrir pauvreté, elle rend également utile l'honneur et le mépris, elle reçoit le plaisir et la douleur avec un cœur presque toujours semblable, et nous remplit d'une suavité merveilleuse.

- 10 Contemplez l'échelle de Jacob¹ (car c'est le vrai portrait de la vie dévote) : les deux côtés entre lesquels on monte, et auxquels les échelons se tiennent, représentent l'oraison² qui impète³ l'amour de Dieu et les Sacrements qui le confèrent ; les échelons ne sont autre chose que les divers degrés de charité par lesquels l'on va de vertu en vertu, ou descendant par 15 l'action au secours et support du prochain, ou montant par la contemplation à l'union amoureuse de Dieu. Or voyez, je vous prie, ceux qui sont sur l'échelle : ce sont des hommes qui ont des cœurs angéliques, ou des Anges qui ont des corps humains ; ils ne sont pas jeunes, mais ils le semblent être, parce qu'ils sont pleins de vigueur et agilité spirituelle ; ils ont des ailes pour 20 voler, et s'élancent en Dieu par la sainte oraison⁴, mais ils ont des pieds aussi pour cheminer avec les hommes par une sainte et amiable⁵ conversation ; leurs visages sont beaux et gais, d'autant qu'ils reçoivent toutes choses avec douceur et suavité ; leurs jambes, leurs bras et leurs têtes sont tout à découvert, d'autant que leurs pensées, leurs affections et leurs actions n'ont 25 aucun dessein ni motif que de plaire à Dieu. Le reste de leurs corps est couvert, mais d'une belle et légère robe, parce qu'ils usent voirement⁶ de ce monde et des choses mondaines, mais d'une façon toute pure et sincère, n'en prenant que légèrement ce qui est requis pour leur condition : telles sont les personnes dévotes.

1. Allusion à un épisode de la Bible (*Genèse, 28*), où Jacob voit en songe une échelle qui mène au Ciel.

2. Prière.

3. Obtenir par prière.

4. Prière.

5. Aimable.

6. Vraiment, certainement.

FRANÇOIS DE SALES,
Introduction à la vie dévote (1608)

LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

1. Ce texte provoque-t-il la réflexion ou s'adresse-t-il à l'imagination ? Quels procédés conduisent de l'une à l'autre ?
2. Quels sont les symboles utilisés dans le texte ? Quels sens ont-ils pour vous ?
3. Que représente l'opposition du corps et du cœur ?

Le style

1. Sur quels champs lexicaux* repose la comparaison ?
2. Comment l'auteur passe-t-il constamment du registre concret au registre abstrait ?
3. À quoi servent les impératifs ?
4. Quels sont les symboles utilisés dans le texte ?
5. À quel type de procédé a recours l'auteur dans la deuxième partie ? Analysez son art de la description.



Miroir de l'humaine salvation. L'échelle de Jacob, xv^e siècle, Chantilly, Musée Condé.

2. L'INVENTION DU RATIONALISME : RENÉ DESCARTES (1596-1650)



L'astronome de Henri VIII
par Hans Holbein le Jeune
(1497-1545).
Paris, Musée du Louvre.

L'AUTEUR

À la recherche de la vérité

Né en 1596 en Touraine, René Descartes apparaît vite comme un enfant doué. Il fait de bonnes études classiques au fameux collège jésuite de La Flèche.

Mais, une fois ses études terminées, il est attiré par la carrière militaire, ce qui l'entraîne à de nombreux voyages en Europe. Le 10 novembre 1619, il a la soudaine intuition de son système philosophique, et décide de s'y consacrer.

Revenu en France, il supporte mal l'autorité de la Sorbonne qui censure sévèrement les activités intellectuelles. Il part donc en Hollande, pays plus libre et plus tolérant.

Un homme controversé

Il vit en solitaire, mais maintient une correspondance constante avec les savants de son temps. En 1637, son premier livre *le Discours de la méthode*, publié sans nom d'auteur, provoque de nombreuses attaques, auxquelles il répond dans les *Méditations métaphysiques*, qu'il publie cette fois en latin.

Ses œuvres suivantes seront plus prudentes ; les *Principes de la philosophie* et le *Traité des passions de l'âme* sont volontairement impersonnels. Mais l'hostilité de ses compatriotes à sa doctrine, mal comprise, l'encourage à accepter l'invitation de la reine Christine de Suède.

Les rudes conditions de vie que lui impose la reine, le climat glacial de la Suède ont raison de sa santé : il meurt à cinquante-quatre ans.

Discours de la méthode (1637)

Intitulé exactement *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*, ce texte est divisé en six parties. L'auteur y passe en revue, à la façon d'une autobiographie « intellectuelle », les principales étapes nécessaires pour former l'esprit à la méthode scientifique ; il raconte, à la première personne, sa quête de la vérité, mais sans anecdotes, sans rien de pittoresque. Son but est, dit-il, de faire voir comment il a essayé de « conduire sa raison ».

La première partie passe en revue les divers savoirs dont il a fait l'expérience (sciences exactes, mais aussi belles-lettres, langues et théologie).

La deuxième partie raconte comment lui est venue l'intuition de sa méthode et quelles en sont les principales règles : ce sont les pages célèbres sur le doute méthodique. Il décrit comment ce fut une véritable illumination poétique qui lui fit saisir d'un coup l'ensemble de sa philosophie.

La troisième partie tire les conséquences morales de cette nouvelle philosophie : il faut obéir aux lois et aux coutumes de son pays, il faut s'en tenir aux décisions une fois qu'on les a prises, il faut savoir changer ses désirs plutôt que l'ordre du monde.

La quatrième partie pose les fondements de la métaphysique et les preuves de l'existence de Dieu et de l'âme humaine : le sujet qui pense découvre son imperfection et par là même conçoit que le parfait (Dieu) existe en dehors de lui. Pour Descartes, l'existence de Dieu s'impose à la raison et non au cœur de l'homme : c'est ce qui lui valut d'être attaqué pour athéisme.

La cinquième partie en revient à la physique : il oppose la nature humaine à la nature des animaux, qu'il décrit comme des machines et des automates.

La sixième et dernière partie se présente comme une conclusion ajoutée plus tard : Descartes y explique pourquoi il a décidé d'exposer son système, et comment il faudra poursuivre son projet.

■ Les principes de la méthode ■

DESCARTES
Discours de la méthode
■ (1637)

Descartes expose dans ce texte les quatre principes qui doivent permettre d'accéder à la vérité, de progresser dans la voie de la connaissance rationnelle du monde. Il raconte ensuite comment il est parvenu à ces principes.

Comme la multitude des lois fournit souvent des excuses aux vices, en sorte qu'un État est bien mieux réglé lorsque, n'en ayant que fort peu, elles y sont fort étroitement observées, ainsi, au lieu de ce grand nombre de préceptes dont la logique est composée, je crus que j'aurais assez des quatre
5 suivants, pourvu que je prisse une ferme et constante résolution de ne manquer pas une seule fois à les observer.

Le premier était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie, que je ne la connusse évidemment¹ être telle : c'est-à-dire, d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention ; et de ne comprendre rien de plus en mes
10 jugements, que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute.

Le second, de diviser chacune des difficultés que j'examinerais, en autant de parcelles qu'il se pourrait, et qu'il serait requis pour les mieux résoudre.

1. De façon évidente.

15 Le troisième, de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu, comme par degrés, jusques à la connaissance des plus composés ; et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres.

20 Et le dernier, de faire partout des dénombrements si entiers, et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre.

Ces longues chaînes de raisons, toutes simples et faciles, dont les géomètres ont coutume de se servir, pour parvenir à leurs plus difficiles démonstrations, m'avaient donné occasion de m'imaginer que toutes les choses, qui peuvent tomber sous la connaissance des hommes, s'entresuivent en même façon et que, pourvu seulement qu'on s'abstienne d'en recevoir aucune pour vraie qui ne le soit, et qu'on garde toujours l'ordre qu'il faut pour les déduire les unes des autres, il n'y en peut avoir de si éloignées auxquelles enfin on ne parvienne, ni de si cachées qu'on ne découvre. Et je ne fus pas beaucoup en peine de chercher par lesquelles il était besoin de commencer : car je savais déjà que c'était par les plus simples et les plus aisées à connaître ; et considérant qu'entre tous ceux qui ont ci-devant² recherché la vérité dans les sciences, il n'y a eu que les seuls mathématiciens qui ont pu trouver quelques démonstrations, c'est-à-dire quelques raisons certaines et évidentes, je ne doutais point que ce ne fût par les mêmes qu'ils ont examinées ; bien que je n'en espérasse aucune autre utilité, sinon qu'elles accoutumeraient mon esprit à se repaître de vérités, et ne se contenter point de fausses raisons. Mais je n'eus pas dessein, pour cela, de tâcher d'apprendre toutes ces sciences particulières, qu'on nomme communément mathématiques³, et voyant qu'encore que leurs objets soient différents, elles ne laissent pas de s'accorder toutes, en ce qu'elles n'y considèrent autre chose que les divers rapports ou proportions qui s'y trouvent, je pensai qu'il valait mieux que j'examinasse seulement ces proportions en général, et sans les supposer que dans les sujets qui serviraient à m'en rendre la connaissance plus aisée ; même aussi sans les y astreindre aucunement, afin de les pouvoir d'autant mieux appliquer après à tous les autres auxquels elles conviendraient.

DESCARTES, *Discours de la méthode* (1637)

2. Auparavant.

3. Sciences exactes (y compris la musique, l'astronomie, l'optique, etc.).



Visée de la hauteur d'une tour. Gouache, École française du XVII^e siècle.

Dans la quatrième partie du Discours, Descartes en vient aux conséquences métaphysiques de sa méthode. Le doute permet de faire ressortir l'évidence de la pensée : « je doute donc je pense » amène à la formule philosophique très connue « je pense donc je suis ». C'est le fameux cogito (je pense en latin) tiré de la phrase latine « cogito ergo sum ».

Je ne sais si je dois vous entretenir des premières méditations que j'y¹ ai faites ; car elles sont si métaphysiques² et si peu communes, qu'elles ne seront peut-être pas au goût de tout le monde. Et toutefois, afin qu'on puisse juger si les fondements que j'ai pris sont assez fermes, je me trouve en
5 quelque façon contraint d'en parler. J'avais dès longtemps remarqué que, pour les mœurs, il est besoin quelquefois de suivre des opinions qu'on sait fort incertaines, tout de même que si elles étaient indubitables, ainsi qu'il a été dit ci-dessus ; mais, parce qu'alors je désirais vaquer³ seulement à la recherche de la vérité, je pensai qu'il fallait que je fisse tout le contraire, et
10 que je rejetasse, comme absolument faux, tout ce en quoi je pourrais imaginer le moindre doute, afin de voir s'il ne resterait point, après cela, quelque chose en ma créance⁴, qui fût entièrement indubitable. Ainsi, à cause que nos sens nous trompent quelquefois, je voulus supposer qu'il n'y avait aucune chose qui fût telle qu'ils nous la font imaginer. Et parce qu'il y
15 a des hommes qui se méprennent en raisonnant, même touchant les plus simples matières de géométrie, et y font des paralogismes⁵, jugeant que j'étais sujet à faillir⁶, autant qu'aucun autre, je rejetai comme fausses toutes les raisons que j'avais prises auparavant pour démonstrations. Et enfin, considérant que toutes les mêmes pensées, que nous avons étant éveillés, nous
20 peuvent aussi venir quand nous dormons, sans qu'il y en ait aucune, pour lors, qui soit vraie, je me résolus de feindre que toutes les choses qui m'étaient jamais entrées en l'esprit n'étaient non plus⁷ vraies que les illusions de mes songes. Mais, aussitôt après, je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque chose. Et remarquant que cette vérité : *je pense donc je suis*, était si ferme et si assurée, que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques⁸ n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir, sans scrupule⁹, pour le premier principe de la philosophie que je cherchais.

DESCARTES, Discours de la méthode (1637)

1. En Hollande.
2. Abstraites.
3. M'occuper de.
4. Croyance.
5. Raisonnements faux.
6. Commettre une faute.
7. Pas plus.
8. Qui doutent systématiquement de tout.
9. Sans doute, sans hésitation.

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Sens et mouvement du texte

1. Quel est le ton de ce texte ? Est-il scientifique, philosophique ou plutôt familier ?
2. Relevez les mots de liaison. Quel est le principe qui ordonne le texte ?
3. Le récit de la découverte : est-ce un développement logique ou chronologique ? Comment Descartes combine-t-il les deux ?
4. Analysez l'opposition entre le raisonnement et l'imagination.

5. Quelles sont les sources de l'erreur selon Descartes ?

6. Expliquez ce que signifie l'attaque contre les sceptiques.
7. Quel est le point commun entre eux et la méthode de Descartes ? Qu'est-ce qui les oppose ?

Remarques de langue

1. Commentez le mot « métaphysique » ; que signifiait-il à l'origine ?
2. Relevez les termes qui dénotent la pensée et l'imagination. Quel emploi en fait Descartes ?

Traité des passions de l'âme (1649)

Ce livre est le dernier qu'a écrit Descartes avant sa mort ; l'ouvrage est constitué de deux cent douze articles qui traitent de la psychologie humaine. Il complète ainsi le système cartésien, en l'enrichissant de réflexions sur la morale humaine qui ne figurent pas dans les textes précédents. Les passions y sont définies comme des « plaisirs à part » de l'âme car la volonté de l'homme peut les transformer en véritables triomphes du cœur et de l'esprit.

■ La morale du généreux ■

DESCARTES
Traité des passions de l'âme
■ (1649)

L'optimisme cartésien s'exprime dans ces articles, où l'homme est présenté selon une morale de l'héroïsme et de la volonté ; la « générosité » et la « gloire » y sont définies dans des termes qui évoquent les héros cornéliens.

Ainsi, je crois que la vraie générosité¹, qui fait qu'un homme s'estime au plus haut point qu'il se peut légitimement estimer, consiste seulement, partie en ce qu'il connaît qu'il n'y a rien qui véritablement lui appartienne que² cette libre disposition de ses volontés, ni pourquoi il doive être loué ou blâmé
5 sinon pour ce³ qu'il en use bien ou mal, et partie en ce qu'il sent en soi-même une ferme et constante résolution d'en bien user, c'est-à-dire de ne manquer jamais de volonté pour entreprendre toutes les choses et exécuter toutes les choses qu'il jugera être les meilleures ; ce qui est suivre parfaitement la vertu.

Ceux qui sont généreux en cette façon sont naturellement portés à faire
10 de grandes choses, et toutefois à ne rien entreprendre dont ils ne se sentent capables ; et parce qu'ils n'estiment rien de plus grand que de faire du bien aux autres hommes et de mépriser son propre intérêt, pour ce sujet, ils sont toujours parfaitement courtois, affables et officieux⁴ envers un chacun⁵. Et avec cela ils sont entièrement maîtres de leurs passions, particulièrement des
15 désirs, de la jalousie et de l'envie, à cause qu'il n'y a aucune chose dont l'acquisition ne dépende pas d'eux qu'ils pensent valoir assez pour mériter d'être beaucoup souhaitée ; et de la haine envers les hommes, à cause qu'ils les estiment tous ; et de la peur, à cause que la confiance qu'ils ont en leur vertu les assure ; et enfin de la colère, à cause que, n'estimant que fort peu
20 toutes les choses qui dépendent d'autrui, jamais ils ne donnent tant d'avantage à leurs ennemis que de reconnaître qu'ils en sont offensés.

Ce que j'appelle du nom de gloire est une espèce de joie fondée sur l'amour qu'on a pour soi-même et qui vient de l'opinion ou de l'espérance qu'on a d'être loué par quelques autres. Ainsi elle est différente de la
25 satisfaction intérieure qui vient de l'opinion qu'on a d'avoir fait quelque bonne action ; car on est quelquefois loué pour des choses qu'on ne croit point être bonnes, et blâmé pour celles qu'on croit être meilleures : mais elles sont l'une et l'autre des espèces de l'estime qu'on fait de soi-même, aussi bien que des espèces de joie ; car c'est un sujet pour s'estimer que de voir
30 qu'on est estimé par les autres.

1. Noblesse, grandeur d'âme naturelle.

2. Sinon.

3. Parce que.

4. Serviabes.

5. Tout le monde.

LE LIBERTINAGE ÉRUDIT

Ce courant de pensée parallèle à celui des grands penseurs de l'époque apporte d'autres réponses aux mêmes interrogations sur la place de l'homme dans le monde, sur son rapport à Dieu, sur la valeur de son savoir et sa capacité à maîtriser la nature. Il est imprégné de la pensée d'Épicure et de Lucrèce.

La diversité des religions

Un grand représentant de ce courant est le philosophe et érudit François de La Mothe Le Vayer (1588-1672), auteur de nombreux petits traités, dont la pensée développe une attitude sceptique à l'égard des autorités, de la religion, ou de l'histoire.

Mais, quand, après estre sorti de tous ces escueils irreligieux, nous venons à contempler, comme un grand Océan, le nombre immense et prodigieux des Religions humaines, c'est lors qu'au deffaut d'avoir la foy pour aiguille aymantée qui tienne nostre esprit arresté vers le pole de la grâce divine, il est impossible d'éviter des erreurs et des tempestes bien plus longues et plus périlleuses que celles d'Ulysse, puisqu'elles nous porteroient enfin à un spirituel naufrage. Un vieil marbre de Chine veut que depuis le premier homme il n'y ait eu que 365 sortes de Religions, mais on voit bien que c'est un nombre affecté comme égal aux jours de l'an. Car en effet, pour peu qu'on y pense, on s'aperçoit facilement qu'il ne peut pas estre déterminé. Or, dans cette infinité de Religions, il n'y a quasi personne qui ne croye posséder la vraie, et qui condamnant toutes les autres, ne combatte *pro aris et focis* jusques à la dernière goutte de leur sang. Comme Stesichorus disoit dans Platon (IX, *De republica*) que les Troyens ignorans la vraie figure de la belle Hélène, contestoient de sa ressemblance, n'y en ayant aucun qui ne prétendit avoir son véritable portrait. Tout le monde est touché, chacun en sa condition, de la passion de ce roy de Cochinchine, comme dit Mendes Pinto, qui n'estime point de plus grande gloire que de triompher des Dieux de ses ennemis. Ce qui procède de ce que, comme l'unité de Religion lie et unit, selon son étymologie *a religando*, la diversité deslie et divise merveilleusement, tesmoin le stratagème de ce prince d'Égypte, instituant divers animaux pour Dieux aux Égyptiens, mais en chaque ville ou canton le sien, afin que, dit Diodore, chacun adorant son Dieu particulier et mesprisant celui de ses voisins, ils ne fussent jamais en concorde entr'eux, et par conséquent aussi jamais capables de conspirer contre sa domination.

LA MOTHE LE VAYER, *Quatre dialogues faits à l'imitation des Anciens* (1631)

Le scepticisme et la foi

Une des œuvres les plus remarquables de La Mothe Le Vayer est le livre intitulé *Quatre dialogues faits à l'imitation des Anciens*. Le dialogue permet d'exposer la diversité des points de vue.

ORASIUS. – Pour le premier des deux points que vous venez de toucher, qui regarde l'envie ou la haine de ceux que vous nommez savants, j'estime qu'ils n'ont pas sujet de s'estomaquer si violemment que vous le supposez, car comme je ne reçois affirmativement aucune de leurs maximes, aussi n'en condamné-je déterminément pas une, me contentant d'une douce et tranquille suspension d'esprit sur icelles, ce qui les doit, à mon avis, rendre plus modérés et moins animés contre moi qu'ils ne sont entre eux, se trouvant toujours diamétralement opposés, et ne se pardonnant jamais rien dans une guerre qu'ils se font à toute outrance. En tout cas je vous prie de vous donner autant de repos sur ce sujet, que je recevrai – et mes semblables – de satisfaction d'esprit de nous voir combattus par le plus grand nombre, et croyez que ce n'est pas sans occasion que vous lisez pour devise sur ce manteau de cheminée, *Contemnere et contemni*, vous protestant que je ne fais aucune violence à mon génie quand je me ris de ces suffrages et méprise ces applaudissements publics. Recevez donc pour réponse ce seul mot : *Non curat Hippocrides*. Quant au second chef, concernant ce qui peut être imputé à la Philosophie Sceptique d'incompatibilité avec le Christianisme, il s'en faut tant que je défère aux apparences de cette calomnie, que je fais gloire d'avoir porté mon esprit à ma ratiocination à ce qui le pouvait mieux préparer à notre vraie religion, et le rendre plus capable des mystères de notre foi. Sachez donc que quand nous nions la vérité et certitude que chacun veut établir dans la science qu'il professe, et qu'en ce faisant nous les rendons toutes suspectes de vanité ou de fausseté, nous ne disons néanmoins rien de préjudiciable à notre Théologie chrétienne, pour ce qu'encore qu'improprement et en quelque façon elle soit parfois appelée science [...]. C'est pourquoi au lieu que dans les sciences nous acquiesçons facilement à l'évidence des principes connus par notre intellect, dans notre Théologie nous consentons à ces principes divins par le seul commandement de notre volonté, qui se rend obéissante à Dieu aux choses qu'elle ne voit, et ne comprend pas en quoi consiste le mérite de la foi chrétienne.

LA MOTHE LE VAYER, *Quatre dialogues faits à l'imitation des Anciens* (1631)

3. L'HOMME SEUL FACE À DIEU : BLAISE PASCAL (1623-1662)

L'AUTEUR

Un enfant doué

Blaise Pascal naît en 1623 dans une famille aisée et cultivée. Son père est président de la Cour des Aides de Clermont-Ferrand ; il s'intéresse beaucoup aux mathématiques et il prend un soin tout particulier à l'éducation de ses enfants. À douze ans, Pascal lit et comprend les livres d'Euclide sur la géométrie. Lorsque la famille s'installe à Rouen, le jeune Blaise invente une machine à calculer pour aider son père à établir les levées d'impôts dont il est chargé.



Madeleine Boulogne (1648-1710), *Abbaye de Port-Royal des Champs*. Versailles.

Vers le jansénisme

En 1646, un important changement survient dans la famille : le père de Pascal, qui s'est cassé la jambe, est soigné par deux jansénistes de Port-Royal. Il choisit alors la vie pieuse et austère de ce mouvement religieux, et y entraîne ses enfants. Au début des années 1650, la vie de Pascal à Paris le rapproche des milieux mondains : il se lie au jeune duc de Roannez et au chevalier de Méré. Il est alors surtout connu par ses travaux scientifiques. Son père meurt en 1650 et sa sœur Jacqueline se retire à Port-Royal (1652).

Un homme de science et un homme de foi

En 1654, une nuit d'extase mystique lui révèle sa voie. Il se rapproche du parti des jansénistes, dont il se fera l'habile défenseur lors de la querelle qui oppose un des Messieurs de Port-Royal, Antoine Arnauld, à la Sorbonne et aux jésuites. Il écrit les *Provinciales*, lettres polémiques qui connaissent un immense succès. Il entreprend ensuite d'écrire une *Apologie du christianisme*, tout en poursuivant ses travaux scientifiques. De santé fragile, il meurt en 1662 laissant des liasses de manuscrits que ses amis de Port-Royal publieront huit ans plus tard sous le titre de *Pensées*.

L'ŒUVRE - ÉTUDE 1

Provinciales (1656-1657)

Le théologien Antoine Arnauld avait, en 1656, pris la défense du livre de Jansénius intitulé *Augustinus*. La faculté de théologie de la Sorbonne avait condamné ce livre, sous prétexte qu'il contenait cinq propositions contraires à l'orthodoxie. La querelle, si elle s'était cantonnée aux milieux des spécialistes et des théologiens, aurait sans doute vu la victoire de la Sorbonne et de ses alliés : les jésuites.

C'est pour cette raison qu'Arnauld demanda au jeune Pascal de prendre la plume, en français, pour porter le débat devant le public des honnêtes gens. Armé de documents fournis par ses amis Arnauld et Nicole, Pascal va donc se lancer dans une brillante polémique : il publie bientôt, de façon anonyme et clandestine, les *Lettres écrites à un Provincial*, dont le succès est immédiat et éclatant.

Les *Provinciales* sont constituées de dix-huit lettres, et de l'ébauche d'une dix-neuvième. Les *Lettres* I à IV traitent de la question de la grâce : la question est de savoir si la grâce donnée par Dieu est « efficace » ou simplement « suffisante » ; le débat d'ordre théologique met en cause la toute-puissance divine et la liberté de l'homme. Pascal montre que les arguments des jésuites ne sont que des mots, que leurs distinctions sont fausses, et que cela ne sert qu'à masquer leur ambition politique.

Les *Lettres* V à X s'attaquent à la casuistique des jésuites : la casuistique est la science des « cas de conscience », que les jésuites, directeurs de conscience, avaient assoupli de façon très laxiste. Le débat se place là sur un plan moral. Pascal a beau jeu de ridiculiser les faiblesses et les excès de la morale des jésuites ; il consacre six lettres à prouver que la « dévotion aisée » n'existe pas, que la « direction d'intention » favorise l'équivoque et l'hypocrisie, et que les jésuites détournent les sacrements afin d'exercer le pouvoir sur les esprits.

Les *Lettres* XI et XVI répondent aux attaques que les premières *Provinciales* ont provoquées : Pascal y défend le droit de se servir du rire, même dans les questions religieuses (XI), il prouve que les citations qu'il a faites des livres jésuites ne sont pas fausses (XII-XIV), et il démontre enfin que ce sont les jésuites qui se servent de la calomnie contre Port-Royal (XV-XVI).

Les *Lettres* XVII et XVIII reviennent à la question de la grâce : Pascal, s'adressant cette fois au père jésuite Annat, montre que les jansénistes ne sont pas des hérétiques.

Dans ce texte, Pascal s'attaque tout particulièrement à la façon dont les jésuites, accommodant à leur aise les préceptes de la morale chrétienne à la vie mondaine, évitent d'être trop rigoureux avec les nobles qu'ils dirigent spirituellement ; il choisit précisément l'exemple du duel et du point d'honneur, que la morale chrétienne réprouve. Comme dans les lettres précédentes, Pascal fait parler un père jésuite, qui expose lui-même sa doctrine.

Puisque vous le prenez ainsi, me dit-il¹, je ne puis vous le refuser. Sachez donc que ce principe merveilleux est notre grande méthode de *diriger l'intention*, dont l'importance est telle dans notre morale, que j'oserais quasi la comparer à la doctrine de la probabilité². Vous en avez vu quelques traits
5 en passant, dans de certaines maximes que je vous ai dites ; car, lorsque je vous ai fait entendre comment les valets peuvent faire en conscience³ de certains messages fâcheux, n'avez-vous pas pris garde que c'était seulement en détournant leur intention du mal dont ils sont les entremetteurs, pour la porter au gain qui leur en revient ? Voilà ce que c'est que *diriger l'intention*,
10 et vous avez vu de même que ceux qui donnent de l'argent pour des bénéfices seraient de véritables simoniaques⁴ sans une pareille diversion. Mais je veux maintenant vous faire voir cette grande méthode dans tout son lustre⁵ sur le sujet de l'homicide, qu'elle justifie en mille rencontres, afin que vous jugiez par un tel effet tout ce qu'elle est capable de produire. Je vois
15 déjà, lui dis-je, que par là tout sera permis, rien n'en échappera. Vous allez toujours d'une extrémité à l'autre, répondit le Père : corrigez-vous de cela ; car, pour vous témoigner que nous ne permettons pas tout, sachez que, par exemple, nous ne souffrons jamais d'avoir l'intention formelle de pécher pour le seul dessein de pécher ; et que quiconque s'obstine à n'avoir point
20 d'autre fin dans le mal que le mal même, nous rompons avec lui ; cela est diabolique : voilà qui est sans exception d'âge, de sexe, de qualité. Mais quand on n'est pas dans cette malheureuse disposition, alors nous essayons de mettre en pratique notre méthode de *diriger l'intention*, qui consiste à se proposer pour fin de ses actions un objet permis. Ce n'est pas qu'autant qu'il
25 est en notre pouvoir nous ne détournions les hommes des choses défendues ; mais, quand nous ne pouvons pas empêcher l'action, nous purifions au moins l'intention ; et ainsi nous corrigeons le vice du moyen par la pureté de la fin.

Voilà par où nos Pères⁶ ont trouvé moyen de permettre les violences
30 qu'on pratique en défendant son honneur ; car il n'y a qu'à détourner son intention du désir de vengeance, qui est criminel, pour la porter au désir de défendre son honneur, qui est permis selon nos Pères. Et c'est ainsi qu'ils accomplissent tous leurs devoirs envers Dieu et envers les hommes. Car ils contentent le monde en permettant les actions ; et ils satisfont à l'Évangile en
35 purifiant les intentions. Voilà ce que les Anciens⁷ n'ont point connu, voilà ce qu'on doit à nos Pères. Le comprenez-vous maintenant ? Fort bien, lui dis-je. Vous accordez aux hommes l'effet extérieur et matériel de l'action, et vous donnez à Dieu ce mouvement intérieur et spirituel de l'intention ; et par cet équitable partage, vous alliez les lois humaines avec les divines. Mais, mon
40 Père, pour vous dire la vérité, je me défie un peu de vos promesses ; et je doute que vos auteurs en disent autant que vous. Vous me faites tort, dit le Père ; je n'avance rien que je ne prouve, et par tant de passages, que leur nombre, leur autorité et leurs raisons vous rempliront d'admiration.

1. C'est le père jésuite qui parle.

2. Doctrine exposée dans la sixième Provinciale.

3. En toute bonne foi, sans remords.

4. La « simonie » est le péché qui consiste à vendre des bienfaits spirituels.

5. Éclat.

6. Les pères jésuites qui ont écrit des ouvrages de casuistique.

7. Les premiers docteurs de l'Église ancienne, par opposition aux modernes jésuites.

■ POUR LE COMMENTAIRE COMPOSÉ

Composez un commentaire composé en vous inspirant du plan sommaire proposé et des questions qui l'accompagnent.

1. L'art de la mise en scène.

- Montrez comment Pascal, en faisant parler le bon père jésuite, lui fait dire naïvement des choses horribles.
- Comment Pascal fait-il parler le bon père ? Quel style lui prête-t-il ? Analysez les termes qui mettent en valeur l'enthousiasme du jésuite devant l'ingéniosité des casuistes de son ordre.
- Relevez les interventions de l'auteur : à quoi servent-elles ? Comment ridiculisent-elles le jésuite ?

2. Une composition qui joue sur l'accumulation et l'antithèse.

- Notez les répétitions de l'expression « diriger l'intention », et les répétitions du mot « intention ». Quel est le but que vise Pascal par ce jeu de répétitions ?

- Faites la liste des fautes graves que le jésuite énumère ; quelle en est la fonction ironique sous la plume de Pascal ?

- Quelle est l'opposition principale que répète constamment le jésuite ? En quoi est-ce intolérable pour la morale que défend Pascal ?

3. L'enjeu philosophique et moral du texte.

- Quelle est la psychologie du bon père telle que la décrit Pascal ? Quel rôle joue l'autorité dans son discours ?

- Quelles en sont les conséquences pour le directeur de conscience qu'est le jésuite ?

- Pascal en tire-t-il lui-même ces conséquences ? Sa morale est-elle fondée sur l'autorité ou sur le bon sens et la logique ?

L'ŒUVRE - ÉTUDE 2

Pensées (publication posthume, 1670)

Pascal avait fait le projet d'écrire une *Apologie du christianisme*. À sa mort, il laissa à sa famille et à ses amis un manuscrit qui regroupait un millier de fragments. Ces fragments sont tantôt de simples pensées, tantôt des pages entières qui développent de longs arguments.

Les éditeurs ont vite élaboré un plan d'ensemble du manuscrit : ils se sont aperçu que les pensées étaient réparties en vingt-sept « liasses » (ou chapitres). Trois grands mouvements rythment cet ensemble : constat de la misère et de la grandeur de l'homme, nécessité de se tourner vers le christianisme pour trouver le bonheur, vérité de la seule religion chrétienne et fausseté des autres religions. La première liasse (« Ordre ») présente la méthode qu'il faut suivre pour convaincre l'homme de ces vérités : il faut parler au cœur. La dernière conclut sur la nécessité d'aimer Dieu : « Il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer. »

Dans la première partie du livre, Pascal insiste sur l'orgueil de l'homme, trompé par ses sens et son imagination (liasse 2) ; il affirme que la justice n'est pas de ce monde, et que la société n'est que violence (liasses 3-5) ; il montre que l'homme grand est celui qui a conscience de sa misère (liasse 6), tandis que celui qui se livre au divertissement ne saura trouver le bonheur (liasse 8).

Dans la seconde partie, Pascal fait appel à la révélation : le souverain bien, nous dit-il, ne se trouve qu'en Dieu, mais Dieu est caché, il faut savoir le chercher (liasses 10-11) ; il faut soumettre sa raison à Dieu pour le trouver, et le seul médiateur est Jésus-Christ, preuve de Dieu (liasses 12-14) ; pour connaître Dieu, la seule voie est celle de la vraie religion (liasses 15-18) ; Pascal insiste enfin sur les preuves de Moïse et de Jésus-Christ (liasses 22 et 23), sur la vérité des prophéties (liasses 24-25), avant d'en venir à la « morale chrétienne » (liasse 26).

Malgré tous les efforts de la raison humaine, seule la foi vécue et sincère peut mener à Dieu. Préoccupé par le sort de certains amis libertins et athées, Pascal leur propose cet argument susceptible de leur plaire : faute de croire en Dieu, il faut parier sur lui. Dans un premier temps, Pascal admet l'impossibilité de connaître l'existence de Dieu de façon rationnelle ; il en vient alors à l'idée de pari.

Vous avez deux choses à perdre, le vrai et le bien, et deux choses à engager¹, votre raison et votre volonté, votre connaissance et votre béatitude², et votre nature deux choses à fuir, l'erreur et la misère. Votre raison n'est pas plus blessée, puisqu'il faut nécessairement choisir, en choisissant l'un que l'autre. Voilà un point vidé³. Mais votre béatitude ? Pesons le gain et la perte en prenant croix⁴ que Dieu est. Estimons ces deux cas : si vous gagnez, vous gagnez tout, et si vous perdez, vous ne perdez rien ; gagez donc qu'il est sans hésiter. Cela est admirable. – Oui, il faut gager, mais je gage peut-être trop. – Voyons, puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, si vous n'aviez qu'à gagner deux vies pour une, vous pourriez encore gager, mais s'il y en avait trois à gagner, il faudrait jouer (puisque vous êtes dans la nécessité de jouer) et vous seriez imprudent, lorsque vous êtes forcé à jouer, de ne pas hasarder votre vie pour en gagner trois à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a une éternité de vie et de bonheur. Et cela étant, quand il y aurait une infinité de hasards dont un seul serait pour vous, vous auriez encore raison de gager un pour avoir deux, et vous agiriez de mauvais sens, en étant obligé à jouer, de refuser de jouer une vie contre trois à un jeu où d'une infinité de hasards il y en a un pour vous, s'il y avait une infinité de vie infiniment heureuse à gagner ; mais il y a ici une infinité de vie infiniment heureuse à gagner, un hasard de gain contre un nombre fini de hasards de perte, et ce que vous jouez est fini. Cela ôte tout parti⁵ partout où est l'infini et où il n'y a pas infinité de hasards de perte contre celui de gain. Il n'y a point à balancer⁶, il faut tout donner. Et ainsi quand on est forcé à jouer, il faut renoncer à la raison pour garder la vie plutôt que de la hasarder pour le gain infini aussi prêt à arriver que la perte du néant.

Car il ne sert à rien de dire qu'il est incertain si on gagnera, et qu'il est certain qu'on hasarde, et que l'infinie distance qui est entre la certitude de ce qu'on s'expose et l'incertitude de ce qu'on gagnera égale le bien fini qu'on expose certainement à l'infini qui est incertain. Cela n'est pas ainsi. Tout joueur hasarde avec certitude pour gagner avec incertitude, et néanmoins il hasarde certainement⁷ le fini pour gagner incertainement le fini, sans pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on s'expose et l'incertitude du gain ; cela est faux, il y a, à la vérité, infinité entre la certitude de gagner et la certitude de perdre, mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hasarde⁸ selon la proportion des hasards de gain et de perte. Et de là vient que s'il y a autant de hasards d'un côté que de l'autre, le parti est à jouer égal contre égal. Et alors la certitude de ce qu'on s'expose est égale à l'incertitude du gain, tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante. Et ainsi notre proposition est dans une force infinie, quand il y a le fini à hasarder, à un jeu où il y a pareils hasards de gain que de perte, et l'infini à gagner.

Cela est démonstratif et, si les hommes sont capables de quelque vérité, celle-là l'est.

- 1. Mettre en gage.
- 2. Bonheur suprême de la vie céleste.
- 3. Régler.
- 4. Face (à l'opposé de pile), puisque la croix est sur la face de la pièce.
- 5. Choisir.
- 6. Hésiter.
- 7. Avec certitude.
- 8. De hasarder.



Le jugement de Salomon par Nicolas Poussin (1594-1665). Paris, Musée du Louvre.

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Sens et mouvement du texte

1. Quel est l'argument central ? Pascal laisse-t-il la place à une autre alternative ?
2. Comment répète-t-il, tout en variant, la même opposition ?
3. Quelle est la progression sensible dans ce texte ?
4. Comment Pascal analyse-t-il la notion de hasard ? Quelle en est la portée par rapport aux vérités qu'il veut démontrer ?

5. Laisse-t-il, en définitive, une place au hasard ? Quel est l'impératif qu'il lui oppose ? Quel rapport a cette obligation avec la religion chrétienne ?

Remarques de langue

1. Pascal joue sur les contrastes de mots ; analysez sa manière de former des couples antithétiques de termes, de les reprendre au fil du texte : « fini » « infini »...
2. Quelle fonction joue le dialogue dans ce texte ? Comment Pascal évoque-t-il les points de vue opposés du chrétien et de l'athée ?

■ Les deux infinis ■

PASCAL
Pensées
■ (1670)

Ce texte constitue un moment crucial dans le développement de l'Apologie : Pascal veut faire éprouver au lecteur un tel vertige devant la description de sa misère qu'il ne songe plus qu'à se jeter dans les bras de Dieu.

Disproportion de l'homme.

Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas¹ qui l'environnent. Qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer
5 l'univers, que la terre lui paraisse comme un point au prix² du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate³ à l'égard de celui que ces astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination

1. D'ici-bas.

2. En comparaison de.

3. Fine.

10 passe outre, elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout le monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche ; nous avons beau enfler nos conceptions au-delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes⁴ au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est le plus grand caractère sensible de la
15 toute-puissance de Dieu que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme étant revenu à soi considère ce qu'il est au prix de ce qui est, qu'il se regarde comme égaré dans ce canton⁵ détourné de la nature ; et que, de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix.

20 Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ?

Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant⁶, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates, qu'un ciron⁷ lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des
25 jambes avec des jointures, des veines dans ses jambes, du sang dans ses veines, des humeurs⁸ dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes ; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions⁹, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature.

30 Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature dans l'enceinte de ce raccourci d'atome ; qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible, dans cette terre des animaux, et enfin des
35 cirons dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, et trouvant encore dans les autres la même chose sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles¹⁰ aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue ; car qui n'admira¹¹ que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit
40 à présent un colosse, un monde ou plutôt un tout à l'égard¹² du néant où l'on ne peut arriver ? Qui se considérera de la sorte s'effraiera de soi-même et, se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles, et je crois que, sa curiosité se changeant en admiration¹³, il sera plus disposé
45 à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption¹⁴.

Car enfin qu'est-ce qu'un homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout, infiniment éloigné de comprendre les extrêmes. La fin des choses et leurs principes sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable.

PASCAL, *Pensées* (1670)

4. La plus petite particule de matière.

5. Coin.

6. Terrifiant.

7. Le plus petit des insectes.

8. Substance liquide qui, selon la médecine ancienne, réglait le fonctionnement des organismes vivants.

9. Fait de concevoir.

10. Chose surprenante.

11. Regardera avec étonnement.

12. Par rapport à.

13. Étonnement, stupeur.

14. Orgueil.

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Sens et mouvement du texte

1. Quel type de texte nous propose Pascal ? Comment veut-il emporter notre adhésion ?
2. Quel est le mode verbal employé au début ? Pourquoi ?
3. Pascal passe de l'infiniment grand à l'infiniment petit ; quel effet veut-il produire ? Comment assure-t-il la transition ?

4. Qu'est-ce qui unit ces contraires ? En quoi cela sert-il l'argumentation de Pascal ?

5. Pascal est un scientifique, au courant des découvertes de son temps. Quelles sont les nouveautés techniques qui ont pu inspirer ce développement ?

Le style

1. Quel rôle Pascal donne-t-il à l'imagination ici ?
2. Comparez la métaphore* de l'atome et celle du ciron : quel est le lien qui les unit ? Quel rapport ont-elles avec la situation de l'homme ?



La Chasse de Méléagre et Atalante par Lebrun (1619-1690). Paris, Musée du Louvre.

■ Le divertissement ■

PASCAL
Pensées
■ (1670)

La critique pascalienne du divertissement fait l'objet d'une liasse entière (8) dans le manuscrit des Pensées. Ce long passage, qui en est l'extrait le plus célèbre, constitue un véritable « essai » sur ce thème. Le divertissement, au sens pascalien, n'est pas ce plaisir mondain évoqué par la littérature religieuse de l'époque, mais il est le fait pour l'homme de se détourner de la pensée douloureuse de sa condition.

Divertissement.

Quand je m'y¹ suis mis quelquefois à considérer les diverses agitations des hommes et les périls et les peines où² ils s'exposent dans la cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, j'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir, n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d'une place³, ou n'achèterait une charge à l'armée si cher que parce qu'on trouverait insupportable de ne bouger de la ville, et on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir.

Mais quand j'ai pensé de plus près et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs, j'ai voulu en découvrir les raisons, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective, qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler lorsque nous y pensons de près.

Quelque condition qu'on se figure où l'on assemble tous les biens qui peuvent nous appartenir, la royauté est le plus beau poste du monde ; et cependant, qu'on s'en imagine [un] accompagné de toutes les satisfactions qui peuvent le toucher. S'il est sans divertissement, et qu'on le laisse considérer et faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra point ; il tombera par nécessité dans les vues qui le menacent des révoltes qui peuvent arriver et enfin de la mort et des maladies qui sont

1. Y annonce peut-être, de façon redondante, considérer.

2. Auxquelles.

3. Place forte.

25 inévitables, de sorte que s'il est sans ce qu'on appelle divertissement, le voilà malheureux, et (plus) malheureux que le moindre de ses sujets qui joue et qui se divertit.

De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois sont si recherchés. Ce n'est pas qu'il y ait en effet⁴ du bonheur, ni
30 qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit d'avoir l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre qu'on court ; on n'en voudrait pas s'il était offert. Ce n'est pas cet usage mol⁵ et paisible et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition qu'on recherche ni les dangers de la guerre ni la peine des emplois, mais c'est le tracassant qui nous détourne d'y penser et nous
35 divertit.

De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le remuement. De là vient que la prison est un supplice si horrible, de là vient que le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible. Et c'est enfin le plus grand sujet de félicité de la condition des rois, de ce qu'on essaie sans cesse à les divertir
40 et à leur procurer toutes sortes de plaisirs.

[...]

Ainsi l'homme est si malheureux qu'il s'ennuierait même sans aucune cause d'ennui par l'état propre de sa complexion⁶. Et il est si vain⁷ qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre chose comme un
45 billard et une balle qu'il pousse suffisent pour le divertir.

D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu de mois son fils unique et qui, accablé de procès et de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant ? Ne vous en étonnez pas, il est tout occupé à voir par où passera ce sanglier que les chiens poursuivent avec tant d'ardeur depuis
50 six heures : il n'en faut pas davantage. L'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit, si on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là ; et l'homme, quelque heureux qu'il soit, s'il n'est diverti et occupé par quelque passion ou quelque amusement qui empêche l'ennui de se répandre, sera bientôt chagrin et malheureux. Sans divertissement, il n'y a point de joie ; avec le divertissement, il n'y a point de tristesse ; et c'est aussi ce qui forme le bonheur des personnes de grande condition qu'ils ont un nombre de personnes qui les divertissent et qu'ils ont le pouvoir de se maintenir en cet état.

PASCAL, *Pensées* (1670)

4. En réalité, effectivement.

5. Délicat.

6. Tempérament.

7. Frivole.

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Sens et structure du texte

1. Qui écrit le texte ? De quel point de vue se place-t-il ? Comment s'associe-t-il à la condition humaine ?
2. Donnez un titre à chaque paragraphe. Soulignez les liens logiques.
3. De quel type est l'argumentation ? Comment les exemples s'insèrent-ils dans le développement ?
4. Le bonheur et le malheur sont mis sur le même plan par Pascal. Qui symbolise la condition heureuse ? Quel est le symbole du malheur ?
5. En quoi l'utilisation du paradoxe est-elle fidèle au sens philosophique de ce texte ?

■ AU-DELÀ DU TEXTE

Étude comparée

- Comparez ce développement avec les considérations d'un La Rochefoucauld sur l'amour-propre ou sur la conversation (voir p. 324).
- Pascal vous paraît-il en accord avec la dévotion mondaine défendue par saint François de Sales ? Quels seraient, selon vous, les points de désaccord ?

Exposé

- Pascal et la mondanité. Quelles limites Pascal vous paraît-il imposer à l'idéal de vie mondaine qui se développait à cette époque ? Référez-vous à Bouhours, Méré, Mme de Sévigné.

Une théologie de l'homme corrompu

Corruption de l'homme

Pour Pascal, l'homme est le jouet de son amour-propre, qui est né de la chute originelle. Lecteur de saint Augustin, il considère que la nature humaine déchue est en proie à la concupiscence, aussi bien physique qu'intellectuelle. Il explique ainsi la disparition de la justice sur cette terre, ce qui mène selon lui à une attitude résolument machiavélique pour sauvegarder la paix civile à tout prix entre les hommes.

Faiblesse de la raison

Dans ce contexte, la raison est « sottise », nous dit Pascal, car elle ne peut pas avoir accès à toute la vérité, contrairement à ce que pensent les libertins. Toute sa grandeur consiste en ce qu'elle sait **rester humble devant la révélation**. Elle demeure cependant le garde-fou contre les superstitions aveugles. On comprend la portée d'une telle conviction chez un des plus grands génies scientifiques du XVII^e siècle.

Toute-puissance de la grâce

Pascal est profondément fidèle à la théologie augustinienne de la **grâce** : elle seule peut sauver l'homme de son état de corruption. Mais il considère qu'elle est du seul ressort de Dieu et ne saurait s'accomplir selon la volonté humaine, d'où les constantes polémiques avec les jésuites qui sont convaincus du pouvoir rédempteur des « œuvres » humaines. Seul détenteur de notre salut, Dieu est un « **Dieu caché** », qui ne se dévoile qu'à ceux qui ont la volonté profonde, celle du cœur, d'aller à sa rencontre. On comprend l'importance du dialogue que Pascal a entretenu avec ses amis libertins, incroyants convaincus qui refusaient d'entreprendre cette démarche. La dévotion n'est pas « aisée » pour Pascal.

Une esthétique de la vérité

L'ordre du cœur

Des *Provinciales* aux *Pensées*, Pascal est partisan d'une **rhétorique qui parle au cœur** et qui emporte la conviction à la façon de la Bible ou de saint Augustin : simplicité et justesse des comparaisons, évocation de la vérité humaine dans sa réalité quotidienne qui peut toucher le plus grand nombre, refus de l'ornement rhétorique et des « galimatias » savants. Après Montaigne, Pascal est le grand inventeur d'une rhétorique de la sincérité.

Une rhétorique de la persuasion

La rhétorique est avant tout un « **art de persuader** » pour Pascal ; mais la « vraie éloquence se moque de l'éloquence », c'est-à-dire qu'il ne faut pas s'en tenir aux ornements traditionnels et aux règles trop strictes. Le recours à tous les registres stylistiques, l'usage de figures rhétoriques nouvelles, le goût de la **formule emphatique** ou de la **brève cinglante**, tous ces éléments, qui ne paraissent pas obéir à l'ordre de la rhétorique classique, sont agencés dans le seul but de l'efficacité profonde du discours. Pascal veut surprendre et emporter l'adhésion du lecteur presque malgré lui.

■ Mots-clés ■

Casviste. V. PASCAL « Celui qui entend, fait et explique les cas de conscience » (Richelet).

Divertissement. Ce qui empêche la concentration. Pascal : « Otez leur divertissement, vous les verrez se sécher d'ennui ; ils sentent alors leur néant sans le connaître ; car c'est être bien malheureux que d'être dans une tristesse insupportable, aussitôt qu'on est réduit à se considérer, et à n'en être point diverti. »

Ennui. Désespoir profond. « Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir. »

Généreux. V. DESCARTES Qui a de la grandeur d'âme. « Ceux qui sont généreux en cette façon sont naturellement portés à faire de grandes choses, et toutefois à ne rien entreprendre dont ils ne se sentent capables. Et parce qu'ils n'estiment rien de plus grand que de faire du bien aux autres hommes et de mépriser son propre intérêt, pour ce sujet ils sont toujours parfaitement courtois, affables et officieux envers un chacun. »

Gloire. Amour-propre, et joie qu'on peut en tirer. Descartes : « Ce que j'appelle ici du nom de gloire est une espèce de joie fondée sur l'amour qu'on a pour soi-même, et qui vient de l'opinion ou de l'espérance qu'on a d'être loué par quelques autres. »

■ Citations ■

DESCARTES

• *La qualité de l'esprit :*

« Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée. »

« Car ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien. »

(Discours de la méthode, I)

• *L'évidence de la pensée :*

« Je pense, donc je suis. »

« Les choses que nous concevons fort clairement et fort distinctement sont toutes vraies. »

(Discours de la méthode, IV)

• *Les animaux-machines :*

« C'est la nature qui agit en eux selon la disposition de leurs organes : ainsi qu'on voit qu'une horloge, qui n'est composée que de roues et de ressorts, peut compter les heures et mesurer le temps plus justement que nous avec toute notre prudence. »

(Discours de la méthode, V)

• *Le progrès de la pensée :*

« C'est véritablement donner des batailles que de tâcher à vaincre toutes les difficultés et les erreurs qui nous empêchent de parvenir à la vérité. »

(Discours de la méthode, VI)

PASCAL

• *Le cœur de l'homme :*

« Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point. »

(Pensées 277)

« Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordure ! »

(Pensées 143)

« L'homme n'est donc que déguisement, que mensonge et hypocrisie, et en soi-même et à l'égard des autres. Il ne veut donc pas qu'on lui dise la vérité. Il évite de la dire aux autres ; et toutes ces dispositions, si éloignées de la justice et de la raison, ont une racine naturelle dans son cœur. »

(Pensées 100)

• *La vraie éloquence :*

« La vraie éloquence se moque de l'éloquence ; »

(Pensées 4)

« Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi, car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme. »

(Pensées 29)

« Il faut de l'agréable et du réel ; mais il faut que cet agréable soit lui-même pris du vrai. »

(Pensées 25)

• *Fragilité de l'homme :*

« L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. »

(Pensées 347)

« Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. »

(Pensées 206)

• *Justesse de la pensée :*

« Travaillons donc à bien penser. Voilà le principe de la morale. »

(Pensées 347)

• *L'honnête homme :*

« On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes hommes, et on leur apprend tout le reste ; et ils ne se piquent jamais tant de savoir rien du reste, comme d'être honnêtes hommes. Ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point. »

(Pensées 68)

• *La justice et la force :*

« Il faut donc mettre ensemble la justice et la force ; et pour cela faire que ce qui est juste soit fort, ou que ce qui est fort soit juste. »

(Pensées 297)

■ Éditions et Études ■

FRANÇOIS DE SALES : *Œuvres*, La Pléiade, Gallimard, 1969.

DESCARTES : *Discours de la méthode, Méditations métaphysiques*, Livre de poche.

PASCAL : *Pensées*, Flammarion, 1984.

Provinciales, classiques Garnier, 1965.

Études

Antoine Adam : *Les Libertins au XVII^e siècle*, Buchet-Chastel, 1965.

René Pintard : *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle*, Slatkine, 1983.